

Le système social chez Boukharine, Parsons et Buckley

Guy ROCHER

Volume 1, numéro 1, mai 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/001646ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/001646ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)

1492-1375 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

ROCHER, G. (1969). Le système social chez Boukharine, Parsons et Buckley. *Sociologie et sociétés*, 1(1), 135-142. <https://doi.org/10.7202/001646ar>

Note critique

Le système social chez Boukharine, Parsons et Buckley

Trois volumes publiés récemment posent à nouveau le problème du modèle de système social en sociologie. À vrai dire, l'un de ces volumes est ancien, mais relativement peu connu; il s'agit du *Manuel populaire de sociologie marxiste* de N. Boukharine, qui date de 1921 et dont les Éditions Anthropos viennent de rééditer la traduction française. Les deux autres sont de fraîche date: c'est l'étude comparée des sociétés, dont Talcott Parsons publie un premier volume, et c'est l'analyse de la théorie des systèmes en sociologie que nous livre Walter Buckley¹. Publiés presque simultanément, ces trois volumes nous paraissent une invitation à quelques réflexions sur la théorie sociologique contemporaine.

Le nom de Nicolas Ivanovitch Boukharine est plus souvent lié à l'histoire des vingt premières années d'existence de l'U.R.S.S. qu'à celle de la théorie sociologique. Engagé très jeune dans l'activité révolutionnaire, Boukharine fut emprisonné, déporté et s'exila. Il parcourut l'Europe, vint fonder en

1916 un journal communiste russe à New York. Lorsque éclata la révolution de 1917, il regagna la Russie, pour devenir membre du comité central du parti communiste et se voir bientôt confier l'importante fonction de directeur de la *Pravda* durant dix ans. Il fut ensuite tour à tour membre du Politburo, président de la Troisième Internationale, directeur des *Izvestia*. Venu plusieurs fois en conflit avec Staline, il fut finalement victime de la grande purge de 1938; accusé d'avoir fomenté une contre-révolution trotskyste de droite, il se reconnut coupable, comme ses pseudo-complices, et fut exécuté.

Journaliste et auteur prolifique, il fut longtemps considéré comme le principal théoricien du marxisme. À tout le moins en fut-il assurément l'un des principaux vulgarisateurs. C'est d'ailleurs ce désir de vulgariser le marxisme qui en fait aussi le premier sociologue soviétique — titre qu'on ne lui a cependant guère reconnu jusqu'ici. Boukharine publia en effet à Moscou, en 1921, un volume intitulé: *la Théorie du matérialisme historique. Manuel populaire de sociologie marxiste*. L'auteur présentait lui-même cette étude comme une suite à son *ABC du communisme*, publié en 1919; comme l'*ABC*, le *Manuel* avait été « écrit avant tout pour les ouvriers désireux de s'initier aux théories marxistes ». Mais cette seconde présentation

1. N. Boukharine, *la Théorie du matérialisme historique. Manuel populaire de sociologie marxiste*, Paris, Editions Anthropos, 1967; Talcott Parsons, *Societies: Evolutionary and Comparative Perspectives*, Englewood Cliffs (N.J.), Prentice-Hall Inc., « Foundations of Modern Sociology Series », 1966; Walter Buckley, *Sociology and Modern Systems Theory*, Englewood Cliffs (N.J.), Prentice-Hall Inc., 1967.

du marxisme était, de l'aveu de l'auteur, « plus ardue », plus élaborée, plus « systématique » que celle de l'*ABC*.

Le *Manuel* connut plusieurs éditions russes. Il fut traduit en allemand en 1922, en polonais en 1923, en anglais en 1925, en français en 1927, en espagnol en 1933. C'est la traduction française du *Manuel*, qui était depuis longtemps introuvable, que viennent de rééditer les Éditions Anthropos.

Si le *Manuel* est plus systématique que l'*ABC du communisme*, c'est que Boukharine y présente le matérialisme historique comme une sociologie générale. « La classe ouvrière a sa sociologie prolétarienne à elle, connue sous le nom de matérialisme historique » (p. 14). Le dessein de Boukharine est donc d'exposer le matérialisme historique comme une connaissance scientifique et objective de la société, de ses structures, de son changement historique. De façon plus large encore, on peut dire que la sociologie apparaît à Boukharine tout à la fois comme une vision du monde, une méthode de pensée dialectique, une théorie générale de la société et de l'histoire.

L'entreprise ne manque pas d'ambition ni de grandeur. L'auteur veut se situer au confluent de la tradition marxiste et de la sociologie bourgeoise, puiser abondamment dans les deux courants pour les réunir en un même flot. La tradition marxiste, Boukharine l'endosse pleinement, du moins telle qu'il la comprend; la sociologie bourgeoise, il la critique abondamment, mais en accueille l'intention, le langage et les concepts.

Boukharine a étudié la sociologie bourgeoise qui lui était contemporaine. Il cite Max Weber, Durkheim, Spencer, qu'il salue comme « le plus sérieux des sociologues bourgeois », Auguste Comte, Sombart, Pareto, Gumplovitch,

Alfred Weber, Worms, Lévy-Bruhl. Bien qu'il ne cite Pareto qu'une seule fois et comme en passant, Boukharine lui emprunte pourtant deux notions clés: celle de système social et celle d'équilibre. Pour Boukharine aussi bien que pour Pareto, la société doit être étudiée comme un système social, c'est-à-dire comme un ensemble d'éléments ayant entre eux des rapports de dépendance d'un caractère stable. Les éléments du système social, ce sont, pour Boukharine, les personnes, les groupes, les idées et les objets qu'utilisent les hommes.

La dépendance qui existe entre ces éléments établit entre eux des rapports d'équilibre. Mais la notion d'équilibre n'a pas en soi un sens statique. Pareto écrivait: « Quand nous nommons le système social, nous entendons ce système considéré aussi bien en un moment déterminé, que dans les transformations successives qu'il subit en un espace de temps déterminé. »² Boukharine voit dans la société un équilibre nécessairement instable: « L'équilibre que nous observons dans la nature et dans la société n'est point ni absolu, ni immobile: c'est un équilibre instable... L'équilibre s'établit et se détruit immédiatement après, et se rétablit sur une base nouvelle pour être détruit à nouveau, et ainsi de suite » (p. 72). C'est d'ailleurs ici que Boukharine rejoint la dialectique qui décrit le processus du changement en trois temps: l'équilibre primitif que Hegel a appelé la thèse, la rupture de l'équilibre qui est l'antithèse et le rétablissement d'un nouvel équilibre, la synthèse (p. 77).

La principale contribution de Boukharine réside dans la nette distinction qu'il établit entre le système social et son « milieu », qui est pour Boukharine principalement le monde physique au contact duquel vit la société. Boukharine insiste sur l'existence réelle du fait

2. V. Pareto, *Traité de sociologie générale*, Paris, Payot, 1919, p. 1308.

social; la société n'est réductible ni aux individus qui la composent, ni aux groupes, classes, partis qui en constituent autant de sous-systèmes; elle n'est pas non plus réductible à des phénomènes purement naturels, que ce soit la race ou le climat. La société est, dans les termes de Boukharine, un « agrégat réel » irréductible à tout autre, et c'est d'ailleurs en ce sens qu'il dit qu'elle est un « système ».

Cette conception du système social permet à Boukharine de distinguer deux types de rapports d'équilibre: des rapports d'équilibre « extérieur », ceux qui s'établissent entre le système social et son milieu, la nature; des rapports d'équilibre « interne », qui interviennent entre les éléments constituants de la société. Mais ces deux types de rapports ne sont pas à un même niveau d'analyse: les premiers conditionnent les seconds. Les rapports entre société et nature se nouent par l'intermédiaire du travail humain, en vue d'arracher au monde physique les biens nécessaires à la vie. L'état de la technologie devient donc ici de première importance; il conditionnera non seulement le travail et la production, mais aussi l'équilibre interne de la société. Boukharine se fait ici l'écho des tendances les plus rigide-ment déterministes présentées dans l'œuvre de Marx et Engels.

C'est précisément ce déterminisme technique rigide que G. Lukács devait reprocher à Boukharine, dans une importante critique qu'il fit en 1905 du *Manuel* dans l'*Archiv für die Geschichte des Sozialismus und der Arbeiterbewegung* (vol. II, 1925, p. 216-224) et que la revue *l'Homme et la société* a récemment traduite en français pour la première fois³. Selon Lukács, Boukharine est victime de ce qu'il appelle le « natu-

3. Georg Lukács, « Critique du *Manuel de sociologie* de Boukharine », *l'Homme et la société*, n° 2, octobre-novembre-décembre 1966, p. 175-181.

ralisme », car il finit par ériger la technique en « un principe aussi transcendant par rapport à l'homme que la « nature », le climat, l'environnement, les matières premières, etc. ». Mais c'est surtout de l'illusion scientifique qu'il fut victime, aux yeux de Lukács, qui rejette d'emblée toute la sociologie générale. Pour Lukács, l'extension de la méthode scientifique issue des sciences de la nature à l'étude de la réalité humaine et sociale ne peut qu'être trompeuse; la véritable vocation de la sociologie doit être avant tout épistémologique, et consisterait à mettre en question cette méthode scientifique même, aussi bien que les sciences, dont la sociologie prétend s'inspirer. « Au lieu de faire une critique historico-matérialiste des sciences naturelles et de leurs méthodes, c'est-à-dire de les montrer comme un produit du développement capitaliste, il [Boukharine] étend ces méthodes à l'étude de la société, sans hésitation et d'une façon ni critique, ni historique, ni dialectique. »

On peut aujourd'hui se demander si l'erreur de Boukharine fut bien de recourir à une sociologie scientifique ou si ce ne fut pas plutôt de ne pas suffisamment maîtriser la méthode scientifique. Il serait sans doute trop long de développer ce point ici. Notons cependant qu'en ce qui concerne la notion de système social, Boukharine l'a employée de façon abusivement concrète. Pour lui, la société est un système social, parce qu'elle est un « agrégat réel ». Il n'a pas vu que cette notion de système est employée dans presque toutes les sciences comme un instrument intellectuel, un procédé heuristique, un « modèle » destiné à guider la perception de la réalité. Boukharine ne cesse de confondre la représentation de la réalité avec la réalité elle-même. De ce point de vue, la sociologie systémique de Boukharine marque un net recul sur celle de Pareto. Boukharine se défend vigoureusement contre l'organicisme de Spencer et de

ses disciples, et il faut lui rendre témoignage de ce qu'il a su éviter l'écueil du darwinisme social. Mais sa conception trop exclusivement concrète d'un système social entièrement déterminé par les techniques de production confère à sa sociologie un caractère mécanique tout aussi rigide que l'organicisme spencérien.

Si Boukharine s'est contenté d'une notion simple et concrète de système social, on ne peut en dire autant de Talcott Parsons qui, dans le cadre de sa théorie générale de l'action, a construit une conception élaborée, complexe et hautement abstraite du système social. Sa conception du système social était si générale et si abstraite, en particulier dans *The Social System*, qu'elle avait nécessairement un caractère a-historique, qu'on a identifié, souvent à tort, avec une représentation exclusivement statique de la société. Il s'agissait en réalité d'une étape que Parsons considérait essentielle dans l'élaboration d'une sociologie générale. Aussi voit-on Parsons porter maintenant son attention, surtout depuis 1960, presque exclusivement sur divers aspects du changement social. Son dernier volume, *Societies: Evolutionary and Comparative Perspectives*, confirme plus encore cette tendance: il révèle un Parsons foncièrement évolutionniste. Ceux qui s'en étonnent n'ont pas compris le sens de l'œuvre de Parsons. Pour ce dernier, en effet, le test empirique vérifiable de sa théorie du système social sera de pouvoir servir de cadre théorique général à l'étude comparée des sociétés globales. Comment ne pas voir d'ailleurs qu'un tel intérêt pour la sociologie comparée se situe dans la meilleure tradition wébérienne à laquelle, on le sait, Parsons doit beaucoup ?

Le dernier volume de Parsons ne traite donc pas, comme le souligne d'ailleurs l'auteur, du système social général, mais plutôt de sociétés concrètes, con-

sidérées chacune comme un type de système social. Il est probable que pour Parsons, la société globale est le type le plus parfait de système social, du fait de sa relative autonomie en tant que système. C'est donc à la classification des sociétés globales qu'en vient maintenant Parsons, reprenant ainsi à son compte l'ambition des premiers grands sociologues, Comte, Spencer, Durkheim, Weber. C'est pour lui l'aboutissant normal d'un long périple: après avoir abondamment fréquenté les premiers sociologues, au début de sa carrière, Parsons a voulu se forger le cadre théorique et méthodologique qui leur faisait défaut avant de poursuivre et pousser plus loin les travaux qu'ils avaient entrepris.

Mais ici, Parsons se heurte à la même difficulté que tous ses prédécesseurs: la sociologie comparée des sociétés globales ne peut qu'être historique ou évolutionniste, parce que les diverses sociétés globales n'ont pas toutes suivi le même parcours et ne sont pas toutes au même niveau de développement économique, culturel, social, politique, religieux. Le sociologue doit opter entre un relativisme absolu qui lui ferait considérer une société tribale du centre de l'Australie et celle de l'U.R.S.S. comme en tous points égales, et l'évolutionnisme qui reconnaît que les sociétés ne sont pas toutes également « avancées », qu'elles se distribuent sur une échelle de développement. Parsons adopte carrément la seconde option. Mais alors, quel critère « objectif » permet de mesurer le développement de chaque société et de la situer dans l'échelle de l'évolution, sans tomber pour autant dans les jugements de valeur qui ont entaché les débuts de la sociologie ?

C'est à ce problème que s'attaque Parsons. Persuadé qu'il n'y a pas solution de continuité entre l'évolution

biologique et l'évolution culturelle, Parsons s'inspire explicitement de la biologie pour formuler le critère principal de développement: un système, culturel aussi bien que biologique, est plus « avancé » lorsqu'il manifeste une plus grande capacité générale d'adaptation aux conditions dans lesquelles il doit fonctionner. Cette capacité d'adaptation se traduit notamment par une différenciation accrue des structures et par des modes complexes d'intégration et de coordination des sous-structures et sous-systèmes faisant partie du système. Cette position de base n'est pas sans rappeler la démarche de Spencer et sa fameuse loi de l'évolution par le passage de l'homogène à l'hétérogène. Mais quand Parsons parle de différenciation, il l'entend à un double niveau d'analyse: différenciation d'abord entre les quatre sous-systèmes constitutifs du système général de l'action (personnalité, culture, système social, environnement biologique et physique), différenciation en second lieu entre les sous-systèmes de la société conçue comme système (les sous-systèmes du maintien des normes, de l'intégration, de la poursuite des buts et de l'adaptation).

Or, il semble bien que pour Parsons, le facteur crucial de l'évolution sociale soit la différenciation croissante du système culturel par rapport aux autres systèmes, différenciation qui s'accompagne d'une plus grande stabilité de la structure normative de l'action et d'une relative autonomie de l'univers culturel. Cette différenciation et cette indépendance de la culture ont été acquises en particulier de deux façons principales: par l'écriture qui sert à fixer la pensée, la communication, l'histoire et qui assure ainsi au langage une permanence qui transcende les conditions locales, le temps et l'espace; par le droit qui formalise les normes essentielles

régissant l'action individuelle et collective.

C'est le degré de différenciation du système culturel qui permet à Parsons de distinguer les trois étapes qu'il discerne dans l'évolution des sociétés: l'écriture distingue la société *intermédiaire* de la société *primitive*, la moins différenciée à tout point de vue; le droit distingue la société *moderne* de la société intermédiaire.

Parsons s'oppose avec force d'une part à toute théorie linéaire de l'évolution sociale; l'évolution des sociétés n'a pas connu un point de départ unique ni un même tracé, elle est plutôt multiple et variée; il s'oppose d'autre part à toute théorie évolutionniste basée sur un facteur causal singulier. Est-il besoin de souligner que Parsons s'affirme ici aux antipodes du rigide déterminisme de Boukharine. Ceci n'empêche toutefois pas Parsons de faire une certaine profession de foi: il est convaincu que, dans la perspective à très long terme qui est celle de l'évolutionnisme, les éléments culturels pèsent d'un poids plus lourd sur le changement social que les conditions ou les intérêts matériels (p. 113).

Considérée à l'intérieur du système de Parsons, cette prise de position est importante. Il faut en effet se rappeler que Parsons a pris beaucoup de soin pour distinguer le système de la culture du système social et qu'il a plusieurs fois défendu cette distinction. Il en résulte donc que, dans la nouvelle théorie évolutionniste de Parsons, le facteur le plus actif de l'évolution sociale se situerait *en dehors du système social* proprement dit, c'est-à-dire dans l'univers culturel qui constitue un des « milieux » du système social. Pourtant, c'est Parsons lui-même qui nous met en garde contre les théories « culturalistes » de l'évolution qui ont fondé l'anthropologie à ses débuts et qui ont nourri des

courants de pensée sociale d'origine « idéaliste » (p. 109).

En réalité, ce qui est en cause ici est moins, à notre avis, la théorie évolutionniste de Parsons que sa distinction entre le système de la culture et le système social. On peut en effet se demander dans quelle mesure Parsons, tout en défendant cette distinction sur un plan théorique, n'est pas constamment amené à la négliger lorsqu'il aborde la réalité concrète. Cela nous a paru plus frappant encore dans son dernier ouvrage, où le système culturel est finalement réintégré au système social, à la façon d'un sous-système. Ce n'est d'ailleurs qu'à ce prix que la formule évolutionniste de Parsons peut être acceptable à ses propres yeux.

À tort ou à raison, il nous a toujours semblé que la distinction entre culture et système social, chez Parsons, trouvait son origine dans le désir qu'il avait de délimiter les champs de l'anthropologie et de la sociologie d'une façon aussi symétrique que le système de la personnalité et le système social délimitent les champs respectifs de la psychologie et de la sociologie. Mais, il n'est pas certain que cette distinction n'apparaisse plus tard aussi artificielle et arbitraire que ne l'apparaît aujourd'hui celle qu'avait établie Durkheim entre les représentations individuelles et les représentations collectives pour marquer la différence entre la psychologie et la sociologie. Surtout si l'on considère que la frontière qui sépare l'anthropologie de la sociologie tend à s'amenuiser au point peut-être de s'effacer complètement.

Une dernière question demeure : Parsons, dont la sociologie « statique » a été si souvent critiquée, aurait-il maintenant opté pour une sociologie « dynamique » ? Il est probable que Parsons récuserait la question elle-même, dans les termes où elle est posée. Il n'en reste

pas moins qu'elle a un sens, puisque Parsons, évolutionniste, tient à témoigner explicitement de sa fidélité à son structuralisme. Pour lui, l'analyse structurale doit continuer à avoir priorité sur l'analyse du changement, car elle en est le prérequis, tout comme la morphologie est l'épine dorsale de la théorie évolutionniste en biologie. L'évolutionnisme ne peut pas plus aujourd'hui que du temps de Darwin offrir une théorie explicative du processus de l'évolution; c'est déjà accomplir une œuvre scientifique considérable que de pouvoir agencer des types structuraux différents suivant une séquence historique à la fois logique et empiriquement vérifiable (p. 111). Le dernier ouvrage de Parsons ne satisfera donc pas les sociologues qui privilégient une théorie plus « dynamique » de la société.

C'est le cas de Walter Buckley, qui, contrairement à d'autres tenants de la sociologie dynamique, ne reproche pas à Parsons d'employer le modèle du système social, mais plutôt d'employer un modèle de système qui élimine les sources de changement ou qui les dissout ou qui les réduit à des éléments résiduels. Le défaut majeur de la sociologie systématique, selon Buckley, est de recourir à des modèles trop simples vu la complexité des phénomènes sociaux, auxquels on les applique. La sociologie a utilisé, en effet, soit le modèle du système en équilibre, comme le font par exemple Boukharine et Parsons, soit le modèle du système homéostatique d'origine organiciste. Or, dans l'un et l'autre modèle, la stabilité est l'état « normal » du système; tout élément qui menace cette stabilité est perturbateur et le système va chercher soit à l'éliminer, soit à retrouver un nouvel état stable. Transposé dans l'étude de la réalité sociale, ce modèle force à considérer la stabilité non plus seulement comme un état normal mais comme un but du

système; ce but, c'est ce que l'on a appelé, selon les époques et les auteurs, l'ordre, le « consensus social », l'intégration, la conformité, ce qui a conduit à privilégier l'institutionnalisation des conduites et des motivations conformes au but supposé, c'est-à-dire à la stabilité du système. D'où, en définitive, ce caractère statique d'une sociologie de l'ordre, qui taxe toute la sociologie systématique.

Mais il ne s'agit pas, selon Buckley, d'abandonner pour autant le modèle du système social; il faut plutôt que la sociologie tire à son tour profit des progrès récemment accomplis dans les sciences physiques et biologiques où l'on est à élaborer des modèles mieux adaptés aux organisations complexes, de quelque nature qu'elles soient. Les sociologues se sont jusqu'ici tenus à l'écart de ces développements; il est important qu'ils s'en inspirent, s'ils veulent construire un modèle du système social qui situerait l'élément dynamique au sein même du système, au lieu de le laisser en marge du système ou en opposition au système.

Cela suppose fondamentalement, comme le montre bien Buckley, que le modèle ne soit plus centré sur la stabilité du système et la conformité à ses normes, mais plutôt sur l'organisation elle-même, en tant que telle. Ce qui permet en particulier de reconnaître que, dans l'organisation, la socialisation à des conduites et à des motivations déviantes est aussi « normale » (du point de vue sociologique tout autant que du point de vue psychologique) que la socialisation à la conformité. Ce changement de perspective appelle notamment une révision en profondeur de la théorie des institutions et du processus d'institutionnalisation.

En outre, le modèle du système social doit pouvoir intégrer les pro-

cessus d'innovation, de création, ainsi que l'ensemble des phénomènes de prise de décision, de sélection, de choix, particulièrement ceux qui s'opèrent au niveau microsociologique où s'élaborent les principaux processus d'institutionnalisation. D'où l'intérêt de Buckley pour la contribution que peuvent ici apporter les théories modernes de l'information, la cybernétique, les théories de l'échange, de la négociation, des jeux et de la prise de décision.

On le voit, l'ouvrage de Buckley est un appel à sortir du cercle théorique trop restreint où s'est enfermée une sociologie du consensus depuis le début du siècle et à ouvrir largement les volets sur ce qui s'est passé entre-temps dans le reste du monde scientifique. La critique que fait Buckley de l'organicisme social est sans aucun doute très forte et, peut-on dire, définitive; les limites et les faiblesses qu'il souligne dans le modèle de l'équilibre et dans le modèle de l'homéostasie en sociologie sont réelles; les voies nouvelles qu'il propose à la recherche sont engageantes, sinon encore très prometteuses, et méritent d'être explorées.

Le livre de Buckley arrive à point, au moment où les discussions sur le système social paraissaient destinées à tourner en rond ou à s'enfoncer dans les sables d'un désert d'idées nouvelles. Il apporte des perspectives inédites, il ouvre des horizons nouveaux, il balaie des préjugés et des stéréotypes. Il témoigne, en tout cas, que le modèle de système social n'est pas en soi un modèle statique, que c'est peut-être même par lui que devra en définitive passer le dessein d'une sociologie plus dynamique. C'est un appel qui ne devrait pas laisser indifférents les sociologues qu'inquiète une théorie sociologique qui ne réussit jamais à embrasser la totalité du fait social dans sa complexité, et à en suivre le mouvement.

L'étude de Buckley n'est pas une condamnation des sociologues qui, comme Boukharine et comme Parsons, ont voulu s'inspirer du modèle systématique. Elle rend plutôt hommage à leur intuition et à la contribution qu'ils ont apportée, par l'invitation qu'elle nous fait d'étendre la portée de leur modèle à des phénomènes qu'il ne recouvre pas encore.

GUY ROCHER